

Neurologue, Prix Nobel de médecine en 1986 Rita Levi-Montalcini

C'était une dame d'un autre temps, mais qui était restée de notre temps. Devenue une frêle centenaire à l'énergie et à la lucidité impressionnantes, impeccablement habillée, à la chevelure savamment apprêtée, Rita Levi-Montalcini, morte le 30 décembre 2012 à l'âge de 103 ans, reste une figure d'exception à plus d'un titre.

22 avril 1909 Naissance à Turin (Italie)
1936 Diplôme de médecine et de chirurgie
1947 Chercheuse aux Etats-Unis
1986 Prix Nobel de médecine avec Stanley Cohen, pour sa découverte du facteur de croissance des cellules nerveuses
2002 Créé l'Institut européen de recherche sur le cerveau (EBRI), à Rome
30 décembre 2012 Mort à Rome

Bien sûr, vient à l'esprit le prix Nobel de médecine qui récompensa, en 1986, sa découverte au début des années 1950 du facteur de croissance des cellules nerveuses (NGF), la première protéine impliquée dans la régulation de la croissance cellulaire qui ait été découverte.

Le plus frappant restera cependant la détermination et la force de caractère dont elle fit preuve pour surmonter les obstacles qu'elle rencontra pour accomplir ce qu'elle voulait faire.

Une « magnifique formation »

Rita et sa sœur jumelle Paola (morte en 2000) sont nées à Turin, le 22 avril 1909. Leur père, Adamo Levi, est ingénieur en électricité et brillant mathématicien. Leur mère, Adele Montalcini, est une peintre de talent. Un don dont héritera Paola, qui se taillera une solide réputation dans ce domaine. Le foyer, où la culture et la réflexion intellectuelle sont très valori-

sées, compte déjà deux enfants, Gino, mort en 1974, qui deviendra un architecte réputé, et Anna, née cinq ans avant les jumelles, qui transmit à Rita sa passion pour l'écrivaine suédoise Selma Lagerlöf, auteure du *Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*. Au point que la jeune Rita envisagea de faire de la littérature son métier pour écrire l'équivalent italien de ces sagas.

La mort d'un ami de la famille frappé par le cancer la pousse vers les études de médecine et surtout à envisager d'avoir un métier. Une orientation que réprouve son père pour qui la place d'une femme est au foyer. Elle brûle les étapes et entre à la faculté de médecine de Turin. Elle y côtoiera Salvador Luria et Renato Dulbecco, récompensés par un Nobel plus d'une décennie avant elle.

Tous les trois sont élèves de son homonyme Giuseppe Levi. « Nous lui devons une magnifique formation en biologie et d'avoir appris à aborder les problèmes scientifiques de la manière la plus rigoureuse qui soit à une époque où ce type d'approche était encore peu commun », se souviendra Rita Levi-Montalcini.

L'année 1936 est un tournant. Celui de son diplôme, avec les félicitations, en médecine et chirurgie, avant de se spécialiser en neurologie et psychiatrie. C'est aussi l'année où Mussolini publie son *Manifeste pour la défense de la race*, qui ouvre la voie, dans les années qui suivent, aux mesures excluant les citoyens italiens « non aryens » des carrières professionnelles et universitaires. Dans un premier temps, Rita Levi-Montalcini s'expatrie dans un institut de neurologie en Belgique, mais au printemps 1940, alors que l'invasion de la Belgique par l'Allemagne nazie devient imminente, elle retourne à Turin auprès des siens.

Plutôt que de s'exiler aux Etats-Unis, la famille Levi-Montalcini décide de rester en Italie en limitant au maximum les contacts avec les structures officielles. « J'ai mis sur pied un petit laboratoire de

recherche dans ma chambre à coucher. Je me suis inspirée d'un article publié en 1934 par Viktor Hamburger sur les effets de l'ablation d'un membre chez l'embryon de poulet », se souvenait-elle. Elle est bientôt rejointe par Giuseppe Levi, qui a échappé lui aussi à l'avance nazie en Belgique.

La guerre et l'entrée des troupes allemandes en Italie à l'automne 1943 forcent la famille à se réfugier à Florence, où elle vivra dans la clandestinité jusqu'à la fin des hostilités, en contact avec les résistants du Parti d'action (gauche). A l'automne 1947, elle rejoint l'université Washington à Saint Louis (Missouri) où Viktor Hamburger l'a invitée pour poursuivre les travaux entrepris avant guerre sur les embryons de poulet. Elle est censée y rester une dizaine de mois. Elle y sera nommée professeur et demeurera attachée à l'université américaine jusqu'à sa retraite, en 1977. C'est là, en 1953, avec l'aide du jeune biochimiste Stanley Cohen, qu'elle caractérise sur le plan biochimique le NGF.

« Le secret de la vie... »

Parallèlement, à partir de 1962, elle crée une unité de recherche à Rome et partagera son temps entre les Etats-Unis et l'Italie. De 1969 à 1978, elle occupera les fonctions de directrice de l'Institut de biologie cellulaire au Conseil national italien de la recherche, à Rome.

Loin de s'arrêter, elle poursuit son activité de recherche longtemps après l'âge où l'on ne cultive plus que son jardin. Elle monte ainsi en 2002, à 93 ans, l'Institut européen de recherche sur le cerveau (EBRI), installé à Rome. Entre-temps, cette femme de gauche et laïque est nommée sénatrice à vie par le président du conseil italien Carlo Ciampi. Elle avait créé une fondation portant son nom qui accordait des bourses et un soutien éducatif à des femmes africaines.

Rita Levi-Montalcini a véritablement consacré sa vie à la recherche scientifique, renonçant au mariage et aux enfants.



Rita Levi-Montalcini dans son laboratoire de l'université Washington, à Saint Louis (Missouri), dans les années 1960. MLS/RUE DES ARCHIVES

Churchill recommandait une règle de vie : pas de sport. Rita Levi-Montalcini suivait la sienne : chaque jour levée à cinq heures du matin, elle ne faisait qu'un seul repas, le midi, et se rendait tous les jours à son laboratoire. Et se couchait invariablement à 23 heures.

« Le secret de la vie est de continuer à penser. Et de cesser de penser à nous-mêmes. C'est le seul message que j'aie », déclarait-elle à un journaliste du quotidien britannique *The Times* à l'occasion de son centenaire. ■

PAUL BENKIMOUN

Photographe majeur du Japon d'après-guerre Shomei Tomatsu

L'image la plus célèbre de Shomei Tomatsu est troublante. Est-ce le corps d'un animal écorché ? Une forme humaine totalement défigurée ? On n'ose guère s'en assurer. En réalité, il s'agit d'une simple bouteille de bière, fondue et difforme, transfigurée par le souffle de la bombe lâchée sur Nagasaki en 1945. Shomei Tomatsu est celui qui a le mieux réussi à évoquer l'atrocité des bombardements

16 janvier 1930 Naissance à Nagoya (Japon)
1958 Séries « The Chewing Gum and Chocolate », sur l'occupation américaine
1960 Série « Nagasaki 11:02 » sur les vestiges des bombardements
14 décembre 2012 Mort à Naha

sur le Japon avec une série réalisée quinze ans après les faits. Figure fondatrice de toute la photographie japonaise, connu pour ses images oniriques, il est mort le 14 décembre à 82 ans, des suites d'une pneumonie. Malgré sa renommée dans son pays et à l'étranger, il a fallu trois semaines pour apprendre son décès.

Ce délai est conforme à la discrétion qui a caractérisé toute sa carrière : Shomei Tomatsu ne sortait pas de son pays et donnait peu d'interviews. Son œuvre a fait corps avec le Japon de l'après-guerre, forcé de se réinventer une identité après le traumatisme de la défaite et de l'occupation américaine, déchiré entre ses traditions vivaces et l'inexorable modernisation. L'enfance de Tomatsu, forgée dans la guerre, a durablement marqué sa vision : en 1945, dans un Japon où 10 millions de personnes sont sans abri, Shomei Tomatsu a juste 15 ans. Les avions américains qui bombardent l'effrayent autant qu'ils le fascinent : il refuse de rejoindre les abris et racontera



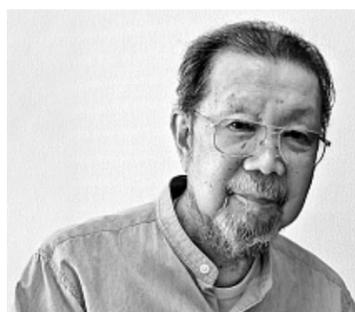
plus tard qu'il posait un miroir sur le sol pour voir passer les B-29, qu'il compare à « un mystère interdit, une fête de beauté métallique ». Une ambiguïté qui se retrouvera dans ses futures images.

Les « ruines à l'intérieur »

Diplômé d'économie, Shomei Tomatsu s'engage dans la photographie en autodidacte et devient indépendant en 1956. Avec d'autres photographes, comme Ikko Narahara et Eikoh Hosoe, il fonde l'agence Vivo, au sein de laquelle il trouve son style : des images fragmentaires et symboliques, comme des éclairs saisis en passant, loin des codes narratifs de la presse. Au début, il se concentre sur les traces de la présence américaine – un thème qui reviendra ultérieurement dans son œuvre. Sa série la plus forte, *Nagasaki 11:02* (1962), est à l'origine une commande du Comité contre la bombe atomique. Il retourne à Nagasaki quinze

ans après les faits et fait face à un lieu où le temps s'est arrêté, où le traumatisme reste omniprésent : ses images montrent les cicatrices sur les corps des victimes mises à l'écart, des objets épars réunis dans un musée. Et une usine reconstruite où l'ombre d'un arbre s'imprime sur les murs comme si elle avait été gravée par la bombe d'antan. « Ce que j'ai trouvé à Nagasaki, ce n'est pas seulement les cicatrices de la guerre, c'est un après-guerre jamais terminé. Moi qui voyais les ruines comme la transformation d'un paysage urbain, j'ai compris que les ruines se trouvent aussi à l'intérieur des hommes. »

En cinquante ans de carrière, son travail va refléter les changements de la culture japonaise, soumise à l'influence américaine et à une ouverture grandissante sur le monde. Plusieurs séries de photographies mettent en valeur les protestations de la jeunesse des années 1960. Son livre *Oh!*



Shomei Tomatsu en juin 2012. ROLAND ANGST
Ci-contre, portrait de Tsuyo Kataoka, victime de la bombe atomique larguée sur Nagasaki en 1945.

SHOMEI TOMATSU, COURTESY GALERIE PRISKA PASQUER, COLOGNE

Shinjuku, en particulier, consacré à un quartier central de Tokyo en pleine mutation, donne à voir le style de vie bohème des habitants, la vie nocturne échevelée de ces jeunes dont il ne fait déjà plus partie.

A la fin des années 1960, c'est contre des figures reconnues comme Shomei Tomatsu que de jeunes photographes et écrivains tels que Daido Moriyama, Takuma Nakahira ou Koji Taki se sont élevés, fondant une revue mythique nommée *Provoke*. Mais, avec les années, l'œuvre de Shomei Tomatsu a été considérée comme annonciatrice de cette rupture avec sa manière radicale de signifier les choses de façon allusive et poétique. Auteur d'une quinzaine de livres, collectionné par les plus grands musées, Shomei Tomatsu a été salué en 2006 par une grande rétrospective présentée au MoMA de San Francisco et intitulée « Skin of a Nation ». ■

CLAIRE GUILLOT

Critique d'architecture

Ada Louise Huxtable

Terminer la plume à la main une longue vie de passion pour New York et l'architecture, quel plus beau destin que celui d'Ada Louise Huxtable, première critique d'architecture à temps plein d'un grand journal américain, le *New York Times*, qui vient de mourir, le 7 janvier, à l'âge de 91 ans, et qui signait en décembre 2012, dans le *Wall Street Journal*, un ultime article sévère sur les transformations en cours de la Bibliothèque publique de New York.

« Elle a inventé un nouveau métier », disait d'elle Paul Goldberger, au moment de lui succéder, en 1981, dans le journal où elle était entrée en 1963. Née le 14 mars 1921 à Manhattan, Ada Louise Huxtable n'était pas seulement forte d'une solide formation universitaire aux Etats-Unis et en Italie, elle était surtout armée d'une audace impertinente sur la manière de regarder la brutalité des promoteurs, la prétention ou l'insignifiance de certains architectes. Le mépris du patrimoine du XIX^e et du début du XX^e siècle, aussi fréquent aux Etats-Unis qu'il pouvait l'être en Europe, la mettait en colère : la démolition de la gare de Pennsylvania, chef-d'œuvre de l'architecture métallique, ou la construction du gratte-ciel de Pan Am par-dessus la gare de Grand Central, par exemple.

D'une formule imagée, elle moquait les erreurs. Par un plaidoyer pour la ville humaine, équilibrée, elle faisait partager à ses lecteurs ses indignations ou son enthousiasme. Avec une dizaine de livres, un prix Pulitzer en 1970 et la participation au jury du prix Pritzker, où elle sut faire reconnaître les qualités du premier architecte français à le recevoir, Christian de Portzamparc, en 1994, elle assurait un magistère, à la fois sage et ironique, avec un style raffiné et percutant. ■

MICHÈLE CHAMPENOIS

Sur Le Monde.fr

Jean-Henri Roger, cinéaste, par Jacques Mandelbaum ; Sergiu Nicolaescu, acteur et réalisateur, par Mirel Bran ; Léon Hoa, architecte entre la France et la Chine, par Frédéric Edelmann.